

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 33 (1895)  
**Heft:** 18

**Artikel:** On tsévau blaguieu  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-194921>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

qu'elle ne tarda pas à éprouver un profond ennui du pays natal, et à pleurer les bords fleuris et animés de la Broye.

Oh ! amour du foyer paternel, comme tu embellis tout !

La cuisinière et la femme de chambre ignoraient la belle langue de Racine, et M<sup>me</sup> K. ne parvenait qu'à grand'peine, à force de *hé*, de *hach*, fortement aspirés, à décrocher quelques mots rappelant vaguement le français.

Etre réduit au silence, voilà, pour le beau sexe, une rude croix à porter ; aussi M<sup>me</sup> B. maigrissait-elle sous le faix. Tout à coup, un heureux hasard vint la tirer de peine. Une après-midi, comme elle réfléchissait aux vicissitudes humaines, M<sup>me</sup> K. lui dit :

— Ach, Fräulein, foulez-fous venir ensemble avec moi sur la promenade ?

— Avec plaisir, madame.

Et notre gouvernante de se pomponner, de se coiffer de l'élégant chapeau plat, à deux ou trois cornes ; et voilà ces dames en promenade.

En rentrant, M<sup>me</sup> K. profite de rendre visite à une amie, M<sup>me</sup> W. Justement, cette dernière prenait le *kafée* au jardin, en compagnie du petit Max, et d'une jeune bonne, M<sup>me</sup> C.

On s'installe, les deux dames engagent une conversation des plus animées, Max commence à bâiller, et les deux jeunes filles, n'ayant pas été présentées, s'étudient à la dérobée.

« Tout de même, se disait notre gouvernante, voilà une personne qui m'intrigue ; elle a tout à fait l'air de descendre des vassaux de notre reine Berthe, de fileuse mémoire... Je crois que je vais lui demander si elle parle le français... Mais non, pas encore, attendons qu'elle commence. »

De son côté, M<sup>me</sup> C., qui avait grandi dans les murs hospitaliers de Payerne, trouvait que M<sup>me</sup> B. lui rappelait « tout plein » le type Broyard. « C'est curieux, pensait-elle, elle donne de l'air à une cousine de Morat... Si je pouvais pourtant savoir.... »

Comment faire ? on est trop fière pour parler la première, surtout si ça allait être une Allemande.

Bref, le silence aurait duré bien davantage si M<sup>me</sup> C. n'avait eu une inspiration.

S'approchant du petit Max, elle se mit à lui chanter juste assez haut pour que M<sup>me</sup> B. l'entende :

— *Le su on caion rodze dè Payerne, mè, et ro ?*

— *Mè ? oh ie su dè Mådon*, s'écrie M<sup>me</sup> B. enthousiasmée.

Et les voilà parties. Vous pouvez bien vous figurer le flux de paroles qui s'échangèrent entre nos deux compatriotes. Et elles ne parlèrent pas français, elles parlèrent franchement patois,

ce patois vaudois qui leur rappelait si bien, si fidèlement leur pays.

Mais M<sup>me</sup> K., tout ébahie, s'écria : « Aber, mes mademoiselles, wass barlez-fous pour un tialect ? »

— Madame, répondit M<sup>me</sup> B., tout émue, c'est le dialecte de nos pères, c'est cette langue si expressive que le français académique tend de plus en plus à faire disparaître. Notre vallée seule lui reste encore fidèle.

— So, so, très choli, wündervoll !

Comme vous le pensez, on se revit souvent, on trouva des amies communes, des anciens bons amis, et l'année d'exil passa rapidement. Puis on rentra au pays en se promettant mutuellement que si jamais l'on avait une famille, tous les petits rodzets apprendraient le patois.

NICHE.

### Le nègre.

Les légendes s'en vont.

Témoin cette histoire que nous raconte le *Gaulois* :

Personne, dit notre confrère, n'a oublié la fameuse réponse du vainqueur de Magenta : « Ah ! c'est vous qui êtes le nègre ? Eh ! bien, continuez ! »

Cette phrase n'a absolument rien de risible, elle est toute naturelle pour tous ceux qui ont passé par l'école de Saint-Cyr.

Tous nos officiers savent, en effet, que le premier de chaque promotion est surnommé le nègre, « parce qu'il a beaucoup travaillé ».

Le maréchal étant venu visiter le premier « bataillon de France », et passant en revue le personnel de l'Ecole, dit tout naturellement au premier de la promotion, quand on le lui signala :

« Ah ! c'est vous qui êtes le nègre ? Eh bien ! continuez ? »

C'est-à-dire : continuez à travailler pour sortir premier de l'Ecole, y étant entré avec le numéro 1.

Trop haut placé pour être atteint par de vulgaires plaisanteries, le maréchal de Mac-Mahon avait dédaigné d'y répondre, et il a fallu qu'un de ses camarades, un de nos plus braves et un de nos plus anciens généraux de division, racontât l'histoire devant nous, pour que la vérité fût rétablie. Elle était bonne à dire.

### Affaissement de terrain

*sur les monts de Blonay, en 1829.*

Nous lissons les curieux détails qui suivent dans nos journaux de 1829. M. le professeur Forel, qui connaît sans doute le fait, aura peut-être l'aimable obligeance de nous dire si l'affaissement de terrain dont il est question a été expliqué et s'il en reste encore aujourd'hui quelques traces.

« Un phénomène fort extraordinaire a eu lieu jeudi, 15 octobre, sur le versant occidental des monts de Blonay ; un pâturage banal dit aux *Allemands*, appartenant à la commune de St-Léger, s'est tout à coup affaissé à une profondeur de 8 à 15 pieds, dans une étendue d'environ 300 pieds, jusqu'aux bords de la Veveyse. Un chalet neuf de 80 vaches, bâti sur ce sol s'est enfoncé avec lui sans être endommagé. Des racines de sapin ont été déchirées, et néanmoins les arbres sont restés debout. Le terrain n'a point glissé, il s'est abaissé sur place.

Le même jour, sur le versant oriental, le chemin des bains de l'Alliaz, au-dessus du Signal, a été bouleversé sur une étendue de 10 minutes. Des crevasses et des sillons de quinze, vingt, jusqu'à trente pieds, se sont formés, trois chalets ont été partagés ; dans l'écurie de l'un d'eux, il y a eu un enfoncement de cinq pieds. Les sillons s'étendent jusqu'à la baie de Clarens, sans que le terrain ait glissé. Un agriculteur conduisant ses vaches à l'abreuvoir, sortait de l'un de ces chalets ; il n'a eu que le temps de fuir en voyant cet effroyable bouleversement. »

### On tséau blaguieu.

Vaité z'ein iena que fâ vairé coumeint quiet on avancé mé d'êtré dâo, mà ferme, avoué lè bêtès, po sè férè obéi, que d'êtré crouïo et dè lè borriaudâ.

Stao dzo passâ, on laisâi su lè papâi dè pè Lozena que dâi tserrottons sein pedi bregandâvont dâi pourrèt bêtès que ne poivont pas ietz po raveintâ dâi tombérès einreimblia et que ne sè conteintâvont pas d'écourdjatâ po lè férè avanci, mà que pregnont lo mandzo dè l'écourdjâ pè lo petit bet po lão tapâ dessus coumeint dâi z'écochâo, que cein escandalisâvè lè dzeins. Et qu'avancivont-te ? Rein ! lè pourro mulets et lè pourrèt z'hégùes, que ne poivont pas eignant, cativâvont po tâsi dè s'esquivâ 'na vouistâie, et n'est qu'ein droblieint que sè poivont raveintâ.

Ti lè tserrottons ne sont portant pas dinsè. Lâi a permis leu dâi brâvès dzeins qu'ont couson dè lão z'applâ atant què de leu-mémo et que ne sè servont dè l'écourdjâ què po écliaittâ, po s'amusâ à férè dâi bons pets.

Tsaquiè pâys, tsaquiè moudès. Oquî que vo ne sédè petétrè pas, c'est que dâo coté dè pè Marseille, su France, lè tserrottons sont gaillâ orgolliâo dè lão bêtès, et quand lè faut appliyi, lè font asse ballès què lè gaupès dè per tsi no : lè borès ont dâi ballès pliaquès dzaunès que reluisont coumeint dâi lanternès ; l'ont dâi cobliès dè grelots avoué dâi senau potsi coumeint dâi botons dè carabiniers, et

lái z'affublioni su la téta dái bio plioumet, tot drái, tot coumeint cllião dái vilhio tambou-majo áo bin dái sapeu, que c'est rudo galé dè lè vairè sécâore quand lè z'applià sont einmodâ. Assebin faut vairè coumeint cllião tserrotton dè per lé sè redressont découté.

On dzo que lo tsévau à ion de cllião tserrotton fasai lo renitant et lo tétu, restâvè pliantâ áo maittein dâo tsemin, et pas fottu dè lo férè modâ. Lo tserrotton eut bio l'eincoradzi, lái férè: hiu! alleint tsarcia! hardi, hardi! et férè étaut d'écourdjatâ; rein ne fe. Adon vo crâide petêtrè que lo tserrotton, eimbétâ et ein colère, lo dzibiliâ? Eh bin, na! Ye s'approunts dè l'héga et lái fâ:

— Ah! te ne vao pas marts! Eh bin, mè bombardâ se te ne modè pas, se ne tè doutu pas ton plioumet, et pi ma fâi, tant pì por tè; te reintrérâ à Marseille coumeint on couion!....

Lo tsévau, quand l'a cein oïu, est parti coumeint on einludzo.

#### La religion de l'Ormounein.

On bravo Ormounein que revégnâi dè pèlo Valâi, iô l'étai z'u po lo premi iadzo, y'a dza bin grandteimp, dévezâvè avoué on vesin que ne lái avâi jamé éta et que lái démandâvè coumeint l'avâi trovâ cé páys.

— Oh câisè-tè, se repond, n'ont pas mè religion què dâi bités, n'ont ni relodzo, ni armana!

**Une œuvre philanthropique très curieuse.** — Il existe en Allemagne, nous dit le journal la *France*, une association très florissante, dont les membres se recrutent dans toutes les meilleures classes de la société. C'est la *Cigarren Abschnitt-Sammler-Verein*.

Vous êtes au café, au buffet d'un théâtre, sur le quai d'une gare, dans la rue, au cercle, en soirée, enfin presque en n'importe quel endroit: vous tirez de l'étau un cigare et vous vous disposez à en couper le bout, soit entre vos incisives, soit avec un canif; voici que soudain se présente un gentleman très obligeant.

Il saisit dextrement votre cigare, en détache le bout au moyen d'un léger instrument *ad hoc*, le dépose dans une élégante petite boîte en nickel qu'il porte dans le gousset de son gilet et s'éloigne en vous saluant avec courtoisie.

C'est un collecteur de l'œuvre des bouts de cigare. Quand il en a réuni un certain nombre, il envoie sa cueillette à la plus prochaine station centrale de l'association.

De là, les bouts de cigares sont expédiés par ballots de cinquante kilogrammes au siège de l'œuvre qui est à Lahr, dans le grand-duché de Bade. En vertu

d'un traité en bonne et due forme, ils sont ensuite livrés à deux ou trois manufactures de Wors et d'Offenbach, où ils sont convertis en tabac à priser.

Le produit de cette récolte, qui est faite dans presque toute l'Allemagne, atteint des chiffres considérables; il est affecté à l'entretien d'orphelinats, notamment aux besoins du « Reichwaisenhaus » (orphelinat de l'empire), établi à Lahr depuis le mois de mai 1885.

#### La leçon.

Comme on descendait de l'omnibus qui nous avait amenés de la gare au village, Jacques me quitta brusquement et courut vers la maisonnette d'un pêcheur.

Le chalut, les havenets, les filets étalés devant la porte l'indiquaient du reste.

Aussitôt, dans l'intérieur, ce furent des exclamations de surprise et de joie, toute une fanfare de bienvenue, avec accompagnement de sabots sur les larges *platons* sonores qui formaient le carrelage de la chaumière.

Je m'avancai, je me penchai pour voir.

Déjà l'ami Jacques passait des bras du pêcheur dans ceux de sa femme, accorte et fraîche Normande, coiffée du bonnet de coton traditionnel. Au fond de la salle, le grand-père et la grand-mère se levaient pour offrir la main à l'arrivant. La troisième génération, composée d'une demi-douzaine de blondins joufflus, accourrait de toutes parts pour se suspendre à son cou, pour lui grimper aux jambes. On eût dit un tableau de Greuze.

Et c'étaient des questions, des compliments, des accolades à n'en plus finir.

Lorsque Jacques me rejoignit, il avait un rayonnement sur le visage et des larmes dans les yeux.

Je voulus savoir d'où provenait cette grande amitié.

— C'est toute une histoire, me répondit-il, et de celles-là que tu te complais à transmettre aux générations futures.

— Raconte! m'écriai-je.

Voici quel fut, ou du moins à peu près, son récit.

Il y a de cela une vingtaine d'années. J'en avais dix alors. C'était le premier été que nous passions à Villerville.

Le Villerville des anciens, ce Villerville primitif et sauvage que mon pauvre père se vantait d'avoir découvert, ainsi qu'Alexandre Dumas la Méditerranée.

A vrai dire, les indigènes nous contemplaient avec une certaine curiosité. Des Parisiens! Jusqu'à la présente saison inclusive, Pont-l'Evêque et Lisieux leur avaient seuls fourni des hôtes.

Parmi ces familles du Calvados, j'avais trouvé des camarades, à savoir cinq ou six galopins de mon âge. On ne voyait que nous le long des haies ou sur la grève.

Un matin, à marée baissante, nous rencontrions sur le rocher des ligncs, des hameçons, et des poissons captifs. Ils semblaient au désespoir de ne pouvoir s'en retourner en même temps que le flot.

— Délivrons les prisonniers! proposa gêneusement un jeune Lexovien qui est aujourd'hui notaire.

Sa motion fut acclamée. On coupa les fi-

celles, on rejeta à la mer anguilles et lîmandes.

Puis, un malicieux Pont-l'Evêquois :

— J'ai là, s'écria-t-il, deux feuilles de soldats coloriées, infanterie et cavalerie. Une idée: découpons-les pour les accrocher aux hameçons qui restent? C'est le pêcheur qui sera attrapé en ne pêchant ce matin que des zouaves et des dragons d'Epinal! Ohé! les autres, ça y est-il? Quelle bonne farce!

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais ce ne devait être que la préface de nos déprédatations.

Plus loin, dans une sorte de bassin naturel qu'entouraient de grosses pierres, je signalai une gigantesque bouteille d'osier maintenue par quatre piquets. Des planches en componaient le fond: un bouchon de bois fermait le goulot.

Déjà les plus agiles de la bande grimpaiet et trépignaient sur la bouteille.

— Ça remue dedans! s'écria l'un d'eux.

— Débouchez! commanda un autre à ceux qui formaient l'arrière-garde.

C'était le réservoir du pêcheur. Il était rempli de poissons qui s'empressèrent de mettre à profit cette bonne aubaine et disparurent dans tous les recoins de la flaue d'eau.

On les pourchassait, on les rattrapait, on courait les relâcher dans le flot, qui se brisait à quelques pas de là.

Il va sans dire que, durant ces ébats, la bouteille et les quelques verveux dont elle était flanquée, subirent de notables avaries. Les enfants ne sont-ils pas, après les Prussiens, les plus impitoyables des ravageurs?

Tout à coup des cris partent du chemin creux qui descend de la falaise à la plage. C'est le pêcheur! Il a tout vu, tout deviné. Il accourt.

Je laisse à penser le sauve-qui-peut général.

Mon refuge fut l'une des rares cabanes de bains qui se voyaient alors sur la grève. Elles s'ouvriraient par un simple loquet de bois. Je m'y blotti vivement, je refermai la porte sur moi.

Notre victime, qui se trouvait en arrière, n'avait pu me voir. Sitôt qu'il aurait passé devant ma cachette, sitôt qu'il aurait le dos tourné, je décamperais sans demander mon reste.

Les fenêtres de la cabine me permirent de le reconnaître. C'était le père Caen, un ex-marin de la garde, le doyen des pêcheurs.

— Pauvre vieux! murmurai-je avec un premier sentiment de remords.

Ce remords s'accentua lorsque, suivant des yeux le père Caen, je le vis arriver au bord de la mare et dans l'attitude de la colère, puis de la douleur, constater les dévastations dont, pour ma part, j'étais complice.

Cependant il fallait détalier au plus vite. Déjà ma main se posait sur le loquet... Bigré! un pas se fit entendre sur l'étroite esplanade ménagée devant les cabines.. et là, tout près de la mienne, quelqu'un que je ne puis voir s'arrête.

Plus moyen de fuir! je serais reconnu! Attendons!

Mon regard se reporta vers le vieux pêcheur. Il a ramassé ses verveux, sa grande bouteille, et, chargé de leurs débris, le voilà qui reprend le chemin du village.